

Le chagrin de l'ours

On raconte que le travail fut inventé par un homme qui, un jour d'ennui, décida de déplacer un tas de cailloux de là à là.

On raconte que la roue fut inventée en regardant les enfants jouer avec des rondins qu'ils faisaient rouler devant eux.

On raconte qu'en mélangeant de la cendre avec de la graisse, les hommes voulaient terrifier leurs ennemis par une odeur forte et repoussante, mais de fait, ils inventèrent le savon.

On raconte beaucoup de choses, je ne suis pas sûr que tout soit vrai. En revanche, quand je dis que l'ours hiberne parce qu'il est triste, cela l'est.

En ce temps-là, l'ours était un homme comme vous et moi. Enfin, plutôt comme moi, vu que vous êtes encore des enfants alors que moi... moi, je suis un adulte !

Un jour d'hiver, soulevant le menton, un homme regardait par dessus les plis de sa couverture. Il dormait dehors. A la belle étoile. Le soleil était à peine levé, un voile de brume dissimulait la nature, seul un oiseau, de temps en temps, chantait, timidement. Par dessus les plis de sa couverture, l'homme essayait d'apercevoir l'oiseau.

Seul bruit dans ce grand silence tout blanc, son chant résonnait un coup au sud, un coup au nord, bref, l'oiseau se sentait comme ces acteurs qui arrivant les premiers arpentent la scène, se réjouissent et jouissent du son que font leurs pas sur le plancher, un son qui réveille et innerve les travées du théâtre endormi.

C'était donc un matin comme cela et l'homme se dit :

- Je vais rester un peu sous la couverture, puis j'irai me laver à la rivière et je déterrerais quelques racines pour le petit déjeuner.

Quand il sortit de dessous ses couvertures, la nature, plantes et animaux en fit autant, sortant de leur lit de brume. Et les premiers sons confus d'une vie gazouillante, grouillante et bourdonnante apparurent.

« La rivière est douce comme la peau d'une femme » se dit-il, se glissant dedans.

Les oiseaux, dont les chants l'avaient accompagné dans son bain, se turent brusquement.

Redoutant la présence d'un ennemi, il avait quitté l'eau fraîche de la rivière et s'était caché dans un buisson et voici ce qu'il vit : un homme, plutôt grand et robuste, une femme qui portait un bébé sur le dos.

L'homme était violent et sa tête hideuse. Des cicatrices lui barraient partout le corps. De longs poils traînaient autour de sa figure, une odeur rance le suivait comme la terre suit le soleil.

La femme était restée sur la plage, son bébé dans les bras, et regardait l'homme se baigner.

Un voile de tristesse et d'abattement lissait son beau visage.

L'homme, caché dans les buissons, appela un oiseau et lui dit :

- Va la voir, parle-lui, essaye d'apprendre qui elle est !

L'oiseau vola sur l'épaule de la jeune femme et lui chanta un chant de consolation.

- Ne crains rien, lui dit-il, nous allons te sortir de là !

Une fois qu'il comprit que la femme était malheureuse avec le gros malotru, l'homme, caché dans les buissons, résolut de la sauver. Il l'appela :

- Psst ! Psst !

La femme doucement, aussi doucement et discrètement qu'elle le pouvait, se dirigea vers le buisson d'où les « Psst ! Psst ! » venaient.

Aussitôt qu'elle vit l'homme, elle en tomba amoureuse :

- Ce que vous êtes beau ! lui dit-elle.
- Merci, vous n'êtes pas mal non plus, répliqua l'homme.

Pendant cet échange fleuri, l'affreux bonhomme, avait fini de se baigner. Il grogna après sa femme :

- Viens m'essuyer le dos !

Ouvrant alors les yeux, il s'écria :

- Où est-elle passée ?

Il chercha partout, sous chaque pierre, dans chaque ronce, pour trouver ses traces et son sang ne fit qu'un tour quand il vit, sur le sol, à côté de celles de sa femme, les empreintes d'un homme.

Un cri de guerre résonna partout dans la vallée. Un cri terrible. Un cri affreux. Un cri qui resserre les boyaux de l'estomac et les tord. Cet homme, l'affreux, celui dont l'odeur faisait fuir même les moustiques, était un grand guerrier, très fort et très redouté.

L'homme, l'autre, le gentil, quand il entendit le cri de guerre, en eut la chair de poule et se dit :

- Aurai-je agi trop rapidement...?

Mais plus le temps de réfléchir, ce qui était fait était fait. Puis il se retourna pour voir celle dont il tenait la main :

- Elle vaut le coup, quand même !

Ils couraient à travers les bois. Les oiseaux volaient ventre à terre et avec leurs ailes effaçaient les traces des fuyitifs.

Mais l'affreux était un grand guerrier, un grand chasseur et à ce titre un grand pisteur. La ruse des oiseaux, il ne s'y trompa pas et toujours courait à la poursuite de la femme et de son ravisseur.

Pendant trois jours, l'homme et la femme ne s'arrêtèrent pas de courir, avec l'affreux toujours sur leurs talons. Ils traversèrent des rivières, des lacs, traversèrent des vallées, toujours s'enfonçant dans le cœur de la forêt.

Ils arrivèrent bientôt dans ces régions où l'homme n'avait jamais été, peuplées, paraît-il, d'étranges animaux, d'arbres parlants et gigantesques, de serpents à trois têtes, de papillons tueurs et toute cette sorte de choses.

L'oiseau, qui les avait suivis, leur dit :

- Faites ce que vous voulez, je tiens à mes plumes, je m'arrête là !

L'homme et la femme, à bout de souffle, dans la première clairière venue, s'assirent par terre, adossés à un arbre.

Soudain, ils eurent la sensation de s'enfoncer dans le sol. Ils essayèrent de se dégager mais toujours s'enfonçant ils se retrouvèrent bientôt dans une petite grotte. Plongé en plein noir.

Un courant d'air frais leur fouetta le visage et une sorte de vieille arriva en toussant :

- Vous êtes bien courageux de venir jusqu'ici, leur dit-elle. Que me vaut cet honneur ?
- Nous fuyons un homme, un affreux qui sans nul doute veut notre peau, répondit l'homme, le gentil.
- Que lui avez-vous fait pour qu'il veuille ainsi vous dépecer ? répondit la vieille en riant.

L'homme et la jolie jeune femme racontèrent à la vieille, qui semblait bien être une sorcière, toute l'aventure.

Quand elle eut tout entendu, elle dit à l'homme :

- Tu as beau être gentil, tu n'es pas très courageux. Pourquoi ne l'affrontes-tu pas ?
- Chacun son truc, répondit-il. Lui, il aime faire la guerre, moi, je suis plutôt bon pour faire des poèmes.
- Vas-y, récite m'en un, dit la vieille, juste pour voir.

Et l'homme, appelant à lui les forces de l'inspiration poétique, déclama un poème si long et si beau que lorsque le dernier vers fut chanté la vieille ne put retenir ses larmes.

- Ah, la vache ! Ah, la vache ! Que c'est beau ! Que c'est beau !

C'est tout ce qu'elle parvenait à dire.

Puis séchant ses larmes :

- Bon, je vais vous aider. Je vais te donner la force de l'animal le plus fort de la forêt. Tu n'auras même pas besoin de savoir te battre. Tu le tueras d'un coup de patte.

Elle lui fit boire une potion, magique sans doute, car à peine l'eut-il avalée qu'il se transforma :

- En « ours », dit la vieille, j'ai décidé de t'appeler comme ça. Tu es le premier ours qui n'ait jamais existé.

Il se regarda, surpris par cette transformation inattendue.

- Vas-y, cours voir ton ennemi, tue-le et reviens avant que le soleil ne se couche, sinon, je ne pourrai plus rien faire pour toi et toujours ours tu resteras.

Alors, à quatre pattes, il se mit à la chasse. Lui le chassé était devenu chasseur. Son odorat était devenu si fin qu'il pouvait sentir n'importe quelle présence à trente lieues à la ronde.

Soudain, il s'arrêta. A trente lieues, justement, il renifla l'odeur de l'affreux.

L'odeur devenait de plus en plus forte au fur et à mesure qu'il s'en approchait. Bientôt, n'y tenant plus, il se boucha le nez et continua à courir. Bien mal lui en prit car il ne sentit pas l'affreux caché derrière un arbre qui le guettait, qui l'attendait et qui d'un coup de massue derrière la nuque l'étendit au sol, groggy.

L'affreux prenait son couteau quand l'ours rouvrit les yeux. D'un coup de patte, il fit sauter le couteau des mains de l'affreux et d'un autre lui fendit le crâne en deux.

L'homme - ou l'ours - se mit à chanter et danser en rond autour du corps mort de son ennemi. Il chanta longtemps, dansa longtemps sans penser aux paroles de la vieille :

- Reviens avant que le soleil ne se couche, sinon, je ne pourrai plus rien faire pour toi et toujours ours tu resteras.

Il inventa au pied de son ennemi tombé les plus beaux poèmes qui furent jamais créés de ce temps-là.

Il s'aperçut enfin que le soleil déclinait et il se réveilla de sa folie. Aussi vite qu'il put, il courut vers l'ancre de la vieille.

Mais dans l'obscurité grandissante de la forêt, il ne reconnaissait plus son chemin. Il appela l'oiseau à son aide :

- Oiseau, oiseau ! cria-t-il désespéré, je suis perdu, jamais je ne retrouverai mon chemin sans toi.

L'oiseau à ce moment-là était en train de manger des vers de terre.

Il se dit :

- Je n'ai pas le temps de voler jusqu'à lui. Je vais demander de l'aide aux copains.

Et il se mit à chanter. Et de branche en branche, d'arbre en arbre, de forêt en forêt son chant fut repris jusqu'à un oiseau qui, au-dessus de l'ours, dormait dans son nid.

Celui-ci, se raclant la gorge répondit qu'il s'en occupait et sa réponse prit le chemin inverse.

Quand toutes ces amabilités furent terminées, l'oiseau, celui qui nichait juste au-dessus de l'endroit où l'ours se trouvait, se planta devant le nez de celui-là et lui dit :

- Suis-moi, je vais te guider.
- Oh ! Merci bien, répondit l'ours.

Les derniers rayons de soleil disparaissaient à l'horizon quand l'oiseau lui montra l'arbre à la vieille.

- C'est là, lui dit-il, dépêche-toi.

L'ours se laissa glisser au fond du trou, le soleil était maintenant couché, et la vieille qui racontait des histoires au bébé pour l'amuser lui fit non de la tête :

- C'est trop tard ! dit-elle avec un air de tristesse sincère, tu as trop tardé ; tu t'es trop longtemps laissé aller à la poésie auprès du corps de ton ennemi, tu as dépassé le temps.

La jeune et jolie femme pleurait toutes les larmes de son corps et frappant le poitrail velu de l'ours à coups de poing criait :

- Pourquoi as-tu chanté si longtemps ? Pourquoi ? Nous aurions pu être heureux ! C'est fini, nous deux...

L'ours ne savait plus quoi répondre. Il regarda la vieille d'un œil suppliant mais elle lui fit non du doigt, de la main et comme cela ne suffisait pas, également de la tête.

- Je vais rester pour toujours comme ça ? disait-il.

Et il se regardait, se touchait. Deux larmes coulèrent sur ses joues poilues et il quitta le trou.

Derrière lui, il entendait les pleurs de la jeune femme, qu'il aurait pu aimer si longtemps, mélangées maintenant avec ceux de la vieille.

Puis guidé par le chagrin, il choisit une grotte et s'endormit jusqu'à la fin de l'hiver.

Depuis, l'ours en souvenir de cette jeune fille, de cet amour déchu, et de son corps disparu, s'endort tous les hivers dans sa grotte, dans sa caverne, et ne se réveille qu'au printemps.

Et c'est pour ça que je dis que s'il est vrai que l'on peut parfois douter de la véracité de certaines histoires, de celle de l'ours qui dort parce qu'il est triste, jamais !